



Gallmeister







NOIRE





INCIDENT À TWENTY-MILE



Trevanian

INCIDENT
À TWENTY-MILE

Roman

Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister



Titre original:
Incident at Twenty-Mile

Copyright © 1998 by Trevanian
Revised edition copyright © 1999 by Trevanian
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-048-0
ISSN 1952-2428



Je dédie ce livre à Owen Wister et à Frederic Remington – au premier pour avoir créé les personnages archétypiques et les motivations spécifiques qui font tourner les moteurs narratifs du western en tant que genre, et au second pour en avoir établi le lexique et la grammaire visuels. À eux deux, ils ont fourni les idiomes et l'inspiration non seulement à tous les auteurs qui leur ont succédé dans ce domaine, mais également aux cinéastes, de John Ford à Sergio Leone.



Prison d'État, Laramie

BIEN QUE CELA FÎT MAINTENANT HUIT ANS que le Wyoming était devenu un État, les plus anciens des gardiens l'appelaient encore prison territoriale. Le gardien seconde classe John Tillman (surnommé "CB" par ses collègues qui raillaient ainsi la douceur de "Cul de Bébé" de ses joues) n'était titulaire que depuis un mois lorsqu'on lui confia la garde des "grains de lune" au deuxième étage de l'aile de haute sécurité. Il ignorait pourquoi on appelait "grains de lune" les fous criminels ; il n'avait jamais posé la question, de peur qu'il s'agisse encore d'une de ces blagues avec lesquelles les anciens gardiens tourmentaient et humiliaient les petits nouveaux.

Tillman commença sa première ronde des cellules spéciales, s'arrêtant à chaque porte pour ouvrir le guichet et jeter un œil au détenu. Le premier grain de lune était assis au bord de sa paillasse et se balançait d'avant en arrière en fredonnant. Le sourire d'absolu contentement qu'arborait sa face terne ne trahissait rien du devoir impérieux que pouvait ressentir cet homme de jeter de l'acide au visage des enfants. "Si moi je le fais pas..., avait-il expliqué au juge, qui le fera?"

Dans la cellule d'à côté, "le Politicien" était entièrement absorbé par un débat houleux entre lui et le vide.

Le troisième grain de lune se recroquevilla dans un coin lorsqu'il entendit le guichet s'ouvrir. Il resta là comme ça, prostré, cachant son visage dans ses mains, à bredouiller: "S'il vous plaît, ne me faites pas de mal! Je l'ai pas fait exprès! Dieu m'est témoin que je l'ai pas fait exprès!" "Le Revenant", comme les gardiens l'appelaient, avait peur de tout. Lors des rondes de curage matinal, il fallait qu'un gardien entre chercher son seau à merde parce qu'il avait trop peur de l'apporter lui-même jusqu'à la porte, comme le faisaient les autres

détenus. Avec humanité, Tillman referma le guichet dès qu'il eut vérifié que le Revenant était bien là. Le vieux répéta: "Je voulais pas ça!" puis s'affaissa sur lui-même, soulagé, et ses yeux se plissèrent en un rictus narquois. Il les avait encore bien eus. Il l'avait bel et bien fait exprès. Et il le referait s'il le pouvait. Ce genre de femmes n'avaient que ce qu'elles méritaient.

Tillman passa devant la grande cellule à deux paillasses actuellement inoccupées et s'arrêta à la dernière porte du couloir. Un frisson lui traversa l'échine lorsqu'il tendit la main vers le guichet parce que ce grain de lune-là, un homme du nom de Lieder, était le détenu le plus dangereux de la prison. Les gardiens avaient toujours une certaine fierté dans la voix lorsqu'ils parlaient de Lieder. C'était le pire des pires, et ils avaient été choisis pour protéger la société de ses méfaits.

— Ça doit vouloir dire qu'on est plutôt des durs nous aussi, pas vrai? Après tout, on a réussi à garder le 187.

Le matricule 187 était auparavant leur hôte le plus célèbre: Robert LeRoy Parker, voleur de chevaux, qui avait purgé dix-huit mois au pénitencier territorial sous le nom de George "Butch" Cassidy.

— Mais le 187 était un enfant de cœur à côté de ce Lieder. Te laisse pas abuser par ce type, petit. Il est aussi fuyant qu'un étron dans un seau de graisse. Sois toujours sur tes gardes. Il s'est déjà fait la belle de deux prisons, et y a toutes les chances qu'il essaie de recommencer, un jour ou l'autre. Fais bien en sorte que ça se produise pas pendant ton service, ou le surveillant chef t'enfoncera le bras dans la gorge pour t'arracher les poumons d'un coup sec!

— Ouais, petit, et tu sais pas ce que Lieder fait à longueur de journée, allongé là-haut dans sa cellule? Il fait ce que ta mère t'a interdit de faire parce que ça bousille les yeux. Il lit! Sa cellule déborde de livres et de magazines et de journaux! Voilà ce qu'y fait, de la première lumière à l'extinction des feux. Y lit surtout de l'histoire et de la politique. Mais il a un livre préféré qu'il relit sans arrêt.

— C'est quoi?

— Oh, tu le sauras bien assez tôt. Tu sauras bien assez tôt tout ce qu'il y a à savoir sur ce livre.

C'étaient les gardes qui fournissaient Lieder en livres et en magazines, d'une part parce que c'était le meilleur moyen pour qu'il se tienne tranquille, et d'autre part parce qu'ils avaient peur de lui. Un jour, d'une voix posée et sincère, il avait informé un sergent que s'il n'avait pas un journal chaque semaine il le punirait, lui et sa famille, dès qu'il aurait mis les bouts. Le sergent avait reniflé puis balayé la menace en répliquant qu'aucun grain de lune ne mettrait jamais les bouts de cette aile de haute sécurité. Aucun ne l'avait jamais fait, aucun ne le ferait jamais. Mais le lendemain il arriva avec un journal sous le bras. Bah, bon sang de bonsoir, à quoi bon prendre des risques? T'as vu son casier, nom d'un chien?

À l'âge de seulement quatorze ans, Lieder avait infligé un week-end d'enfer à sa ville natale, un peu au sud de Laramie: il avait explosé les fenêtres à la carabine, mis le feu à l'école et pris trois enfants en otage dans une écurie de louage qu'il menaçait de faire flamber si quiconque approchait. On finit par le coincer et on l'envoya dans une institution privée spécialisée dans le "redressement" des jeunes voyous par le biais d'une pédagogie combinant les châtements destinés à briser leur esprit et les longues sessions de prière à genoux bras écartés jusqu'à ce que la douleur des crampes devint insupportable. À dix-huit ans, il s'enfuit après avoir gravement blessé son tuteur spirituel alors qu'ils priaient ensemble pour son salut. Ce n'est qu'au bout de trois mois de dévastation marqués par des actes d'une cruauté aussi inventive que gratuite, qui virent tout le coin sud-ouest du Wyoming scruter les ténèbres et sursauter au moindre bruit, qu'il fut repris et enfermé à la prison territoriale parce que aucune autre institution n'était équipée pour garder ce gamin, qui avait puni un prêcheur à l'évangélisme particulièrement tenace en le plombant de quatre balles, une dans chaque paume et une dans chaque pied, afin de lui offrir les stigmates du Christ.

Lieder fut sauvé de la foule qui s'apprêtait à le lyncher et condamné à la réclusion perpétuelle en tant que menace pour la société. Une fois incarcéré, il devint un modèle de bonne conduite, toujours calme, toujours poli, toujours serviable. Mais il s'échappa alors qu'il travaillait (comme contremaître) à la manufacture de balais de l'établissement et resta en cavale pendant près de quatre

ans. Après s'être joint, dans le nord, à la branche dite "Union Pacific" de l'armée de Coxe, ce mélange typiquement américain de noble cause, de bigarrure quichottesque, de saine révolte et de tohu-bohu carnavalesque, Lieder se lassa et repartit tracer un sentier de douleur et de violence à travers le sud du Wyoming et le nord du Colorado. À un moment donné, il connut une sorte de révélation politique ; des victimes témoignèrent que, tandis qu'il les torturait pour savoir où ils avaient caché leur magot, il déblatérerait sur son enrôlement dans la croisade de William Jennings Bryan pour empêcher fermiers et ouvriers de se faire crucifier "sur une Croix d'or", et pour les protéger des hordes d'étrangers venues envahir l'Amérique depuis l'autre bout de l'océan pour voler le travail des Américains et souiller leur sang en séduisant leurs femmes. Ses déchaînements de violence culminèrent avec l'attaque d'un fermier qui avait fait part de son intention de voter pour McKinley plutôt que pour Bryan. Commençant par le fermier, Lieder avait méthodiquement puni toute la famille au manche de hache, et l'avait fait avec une telle application qu'aucun d'eux ne fut en mesure de témoigner plus tard. Le fermier ne recouvrera jamais toute sa mémoire ; ses deux enfants survécurent avec le cerveau en compote et une haine féroce des étrangers ; quant à sa femme, elle prit congé de la réalité en plongeant dans un état de catatonie si profond qu'elle dut finir ses jours dans une institution. Malgré les déclarations de Lieder selon lesquelles il avait été "cruellement provoqué" et avait agi pour le bien de ses États-Unis d'Amérique adorés, le juge le condamna à la réclusion à perpétuité dans un établissement de haute sécurité.

— Ce Lieder est fou, c'est sûr, expliqua le gardien que Tillman remplaçait, mais il n'est pas stupide. Il a infligé toutes sortes de souffrances aux gens, mais il a jamais tué personne, parce qu'il sait qu'on le pendrait pour ça. Non, c'est pas un imbécile. C'est le mal, voilà ce que c'est. Un distillat de pur mal à deux cents degrés. Et c'est un roué, avec ça. L'est capable de pousser les piafs à se mettre à la marche rien qu'en leur parlant. Alors tu fais gaffe, petit. Je veux dire : tu fais vraiment gaffe.

Tout cela fit regretter à Tillman d'avoir promis à sa femme qu'il parlerait à Lieder. Mais... chose promise, chose due.

Il ouvrit le guichet et trouva Lieder en train d'arpenter sa cellule d'un air énérvé, traversant son champ de vision un livre ouvert à la main.

— Et voilà! Et cette "période de troubles" signifie sûrement la guerre à Cuba! Qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire d'autre? Il disparut un instant alors qu'il atteignait le coin de sa cellule le plus proche du guichet, puis il tourna les talons et fit les cinq pas qui le séparaient du coin opposé.

— Ces troubles auront une fin, lut-il à voix haute, et la nation se réjouira! Mais tout en se réjouissant elle remarquera la pourriture insidieuse qui lui ronge le cœur! Cette pourriture se disséminera, jusqu'à ce que du Peuple surgisse un chef capable de châtier les envahisseurs!

Lieder referma doucement son livre et contempla l'horizon à travers les barreaux de sa fenêtre.

— ... Châtier les envahisseurs..., répéta-t-il d'une voix émerveillée, avant de s'effondrer sur sa paillasse. *Châtions-les!* lâcha-t-il, puis, les yeux fixés sur le plafond, il reprit d'une voix étonnamment calme: Vous devez être le nouveau gardien. Comment vous appelez-vous?

— Euh... Tillman.

— Tillman, répéta-t-il. J'aime connaître le nom des gens. Je pense que c'est important de connaître le nom des gens. Eh bien, monsieur Tillman, bienvenue au pays des grains de lune. Vous avez quelque chose pour moi?

Tillman se racla la gorge.

— J'ai le journal de cette semaine.

Il se tut et un silence gêné s'installa.

— Comment... euh... comment je fais pour...?

— Vous vous demandez comment faire pour me le donner sans ouvrir la porte.

— C'est-à-dire... euh... bredouilla Tillman, qui n'avait absolument aucune envie de prendre le moindre risque.

Lieder se leva.

— Vos collègues roulent les pages et les font passer par les trous. Et pour tout vous dire, je pense honnêtement que c'est la meilleure manière de procéder. Faudrait être un crétin fini pour prendre le risque d'entrer chez moi.

Tillman roula maladroitement la première des quatre pages du journal et la fit doucement passer par un trou du guichet. Elle lui fila brusquement entre les doigts lorsque Lieder l'arracha de l'autre côté.

— Y a de bonnes nouvelles, dit Tillman en commençant à rouler la deuxième feuille. On dirait que les combats ont cessé à Cuba. Ils ont signé un... un truc... avec l'Espagne.

— Un protocole, dit Lieder en fixant sa page d'un air mauvais. Mais allez savoir ce que ça signifie... Ces foutus ânes bâtés de Washington se sont fait rouler dans la farine! Des braves jeunes Américains vont se battre et crèvent pour apprendre la vie à des étrangers, et les politiciens signent un protocole. L'Espagne nous fourgue Porto Rico et les Philippines pour s'en débarrasser. Et ce crétin de McKinley pense avoir bien agi! Ces sournois d'Espagnols nous ont refilé une cuillère empoisonnée, monsieur Tillman. Une cuillère empoisonnée! Ils viennent de nous fourguer deux millions de mêtèques illettrés, et faudra pas attendre longtemps avant qu'ils débarquent ici en masse pour voler le boulot des Américains! Donnez-moi ça. (Il arracha la deuxième feuille à travers le trou et la parcourut rapidement des yeux.) Pauvres crétins!

Tillman attendait le bon moment pour adresser à Lieder la question que sa femme lui avait demandé de poser, et ce moment n'était clairement pas encore venu.

— J'aimerais connaître votre opinion sur une chose, monsieur Tillman, dit Lieder. À votre avis, qui a coulé le *Maine*?

— Euh... Les Espagnols, évidemment.

— Les Espagnols? reprit Lieder en éclatant de rire. C'était ces foutus anarchistes! Un de ces bâtards d'immigrés a posé une bombe à bord pendant que le *Maine* était encore au port en Amérique!

— Mais... pourquoi auraient-ils fait ça?

— Pour nous faire entrer en guerre, pardi! Pour attirer nos soldats hors de nos frontières et laisser la voie libre pour envahir notre pays!

— C'est dingue! Y a pas...

Lieder tourna vivement la tête vers le guichet et décocha à Tillman un regard plein de furie... puis il masqua doucement sa rage derrière un sourire qui n'animait que ses yeux.

— Qui sait, vous avez peut-être raison, monsieur Tillman, dit-il en laissant maintenant son sourire dévoiler toutes ses dents. Les dingues disent parfois des choses dingues. C'est comme ça qu'on sait qu'ils sont dingues, pas vrai? Je peux vous poser une question, monsieur Tillman?

— Pardon? fit Tillman d'un ton sec.

Si Lieder pensait l'embobiner comme un vulgaire piaf, il se trompait lourdement.

— Vous lisez? Moi, je pense que la lecture est une bonne chose. Ça maintient l'esprit alerte, et ça ouvre des horizons.

— Je ne lis que la Bible. Personne a besoin de lire autre chose, parce qu'y a là-dedans toute la vérité du monde. Moi et ma femme, on lit la Bible tous les matins et tous les soirs.

— Votre femme? Ah... oui. Oui, un gardien m'a dit que le petit nouveau était un jeune marié. C'est une sacrée honte, vous trouvez pas, tous ces gars qui peuvent pas s'empêcher de dire des saloperies sur les jeunes mariés? De faire des blagues sur ce qui les attend, combien de fois ils le font, et comme la femme a mal après! Les hommes pensent qu'ils sont drôles, mais ce ne sont que des porcs. Alors comme ça vous avez besoin de rien lire d'autre que la Bible, hein? Vous savez ce que je lisais quand vous êtes venu à ma porte? Je lisais le livre le plus important qu'on ait jamais écrit... en dehors de votre Bible, cela va sans dire. Je lisais *La Révélation de la vérité interdite*, écrite par un homme qui signe tout simplement Le Guerrier. Vous avez déjà entendu parler de *La Révélation de la vérité interdite*, monsieur Tillman?

— Je mentirais si je disais que oui, répondit Tillman d'un ton cassant pour bien faire sentir à Lieder qu'il n'avait rien d'une oie blanche.

— Je suis désolé pour vous. Mais bon, j'imagine qu'il n'est pas donné à tout le monde de recevoir et de comprendre la vérité interdite. C'est réservé à ceux qui ont été élus pour châtier tous les politiciens de Washington qui souillent ce beau pays qu'on a. Et les immigrés! Et les papistes! Et les financiers! Et les... (Il s'interrompt et se remet brusquement à sourire.) Mais écoutez-moi un peu, vous voulez bien? Écoutez-moi débiter mes inepties comme un cinglé. Les sains d'esprit, ils s'en foutent que les étrangers et les

catholiques et les juifs fassent sauter un cuirassé américain et s'en tirent sans être inquiétés le moins du monde. Ils s'en foutent! Et ils s'en foutent qu'on transforme l'Amérique en une vraie décharge où l'Europe jette sa racaille ignorante.

Il se laissa retomber sur sa paillasse et leva les bras pour enfouir son visage dans le creux de ses coudes.

— Euh... commença Tillman d'une voix mal assurée, à propos de lecture et tout ça, est-ce que... euh... Est-ce que vous avez une Bible, là-dedans?

Lieder ne réagit pas.

— Je vous demande ça, parce que ma femme... dit Tillman en haussant les épaules.

— Parce que votre femme quoi, monsieur Tillman? demanda Lieder sans relever la tête.

— Eh bien, je lui ai parlé de vous, et elle m'a dit que je devrais... Je veux dire, elle pense que peut-être vous apprécieriez...

— Que peut-être j'apprécierais quoi, monsieur Tillman?

Le gardien s'éclaircit la voix.

— Avez-vous accepté le Seigneur Jésus-Christ comme votre sauveur personnel?

Lieder sourit derrière ses coudes. Mais c'est d'une voix douce et compréhensive qu'il répondit:

— Eh bien, monsieur Tillman, je ne pourrais honnêtement pas dire que c'est le cas.

— Vous n'avez pas été lavé par le Sang de l'Agneau?

— N-non. Mais j'avoue qu'il y a quelque chose de sacrément séduisant dans ce que vous dites. (Il leva la tête et regarda vers le guichet; son regard semblait vulnérable et sincère.) Dites, votre femme, elle aurait pas un truc que je pourrais lire, des fois? Un truc qui puisse guider mes pas vers le droit chemin?

— Je vous apporterai quelques brochures demain.

— C'est vrai, monsieur Tillman? Je vous en serais extrêmement reconnaissant.

— Comptez sur moi.

Tillman referma le guichet et prit une profonde respiration. Mary sera contente comme tout quand je lui dirai. Contenté comme tout!

Une fois seul, Lieder serra ses lèvres en un sourire sec.

— Mais c'est parfait, tout ça! On dirait qu'y a du juste dans ce que Paul dit en Frisons 7, 13: Louez la parole du Seigneur, car c'est la vérité, et la vérité *vous rendra libre*.

DUTCHMAN'S FINGER, YANKEE PROMISE, Sally's Drawers, Why Bother?, Easy Squaw, Eureka Ditty*... la ruée vers l'argent dans le Wyoming a laissé derrière elle tellement de villes éphémères au nom fantasque que "Twenty-Mile" semble bien terre à terre en comparaison, jusqu'à ce que vous découvriez que cette bourgade ne fut jamais à vingt miles de quoi que ce soit. Elle surgit du jour au lendemain en bordure d'une voie de chemin de fer à faible écartement reliant la ville-champignon de Destiny à une mine d'argent située haut dans les montagnes et baptisée le Filon Surprise. La distance entre ces deux terminus n'était que de dix-sept miles à vol de corbeau, mais si ce corbeau avait dû prendre le train, il en aurait été pour quarante-sept miles d'ascension pénible et tortueuse sur les lacets vertigineux des Medicine Bow Mountains, frôlant d'un côté des parois de roche brute, et de l'autre, une série d'à-pics à vous retourner les boyaux.

Certains prétendent que Twenty-Mile fut ainsi baptisée lorsque les géomètres du chemin de fer, après avoir choisi au hasard un point à partir duquel mesurer les distances, découvrirent un plateau de deux acres environ vingt miles plus haut qui pourrait bien servir de lieu de stockage du matériel le temps d'ouvrir la voie à la dynamite et de poser les rails. La petite grappe de bâtiments aux frontons non peints qui y poussa du jour au lendemain fut donc appelée Twenty-Mile. Évidemment, apprendre que Twenty-Mile s'appelait ainsi parce qu'elle se trouvait à vingt miles d'un endroit situé à vingt miles de là n'a rien de très gratifiant, mais il est peu probable que nous n'aurons jamais de meilleure explication, parce que Twenty-Mile

* Respectivement: Le Doigt du Hollandais, La Promesse du Yankee, La Culotte de Sally, À quoi bon?, La Squaw facile, La Chanson d'eureka. (Note du Traducteur)

n'existe plus qu'en petits caractères sur les cartes topographiques, où son symbole signifie *agglomération inhabitée* – expression de cartographe voulant dire ville fantôme.

Cette ville fantôme attire quelques rares chasseurs de souvenirs qui déclarent, après avoir difficilement gravi la vieille et dangereuse voie ferrée à l'abandon en quête de vestiges du Passé Disparu de l'Amérique, avoir ressenti un "frisson" troublant en découvrant les quelques bâtiments épars, en ruine et blanchis par le soleil, qui forment Twenty-Mile. Les anciens disent que le "mauvais totem" de cette ville vient de ce qui s'y est produit en 1898, année où, ayant déjà entamé sa glissade vers la déchéance finale après sa brève poussée de croissance, elle n'était plus habitée que par une poignée d'obstinés. Mais chaque samedi soir, cahotant et claquetant, un train de cinq wagons descendait la production hebdomadaire d'argent du Filon Surprise à Destiny, où on la passait en fonderie avant de l'exporter vers l'est. La locomotive à faible écartement crachotante marquait un bref arrêt à Twenty-Mile et y libérait une soixantaine de mineurs pour leur cuite hebdomadaire. Elle les reprenait le dimanche matin, alors qu'elle remontait chargée de charbon, de matériel et de vivres pour le Filon et les résidents de Twenty-Mile. Cette organisation avait été mise au point par les gérants de la mine pour empêcher leur main-d'œuvre de marginaux et de vagabonds de descendre à Destiny, où ils risquaient de trouver un travail moins harassant, moins dangereux et moins mal payé, ou même de désertir pour les nouvelles mines d'or, là-haut, dans le Klondike. Mais les mineurs du Filon Surprise formaient une bande d'écervelés à bout de forces qui se contentaient bien de rester sur place tant qu'on leur laissait toute la nuit du samedi pour foutre le boxon et claquer leur salaire ; ce foutage de boxon et ce claquage de salaire constituaient l'unique excuse que Twenty-Mile pouvait encore avancer pour justifier son existence après que son rôle de point de ravitaillement principal pour la mine eut été repris par Destiny, et que le torrent de prospecteurs indépendants qui ratissaient naguère ces montagnes se fut tari en un piètre goutte-à-goutte d'une demi-douzaine d'acharnés.

Avant même l'arrêt complet du train, les mineurs assoiffés de bon temps se ruèrent hors des wagons en criant et en tirant en l'air avec

leurs vieilles pétoires tordues, puis ils prenaient d'assaut l'Auberge de Bjorkvist, où ils dévoraient de phénoménales quantités d'assez piètre nourriture. Ensuite, la plupart d'entre eux allaient au Grand Magasin de Kane pour acheter des bleus de travail, des gants, de la pommade pour les muscles, des chemises de flanelle, du tabac à chiquer ou des médicaments – et, de temps à autre, un petit cadeau frivole pour l'anniversaire d'un proche, chez eux. M. Kane gardait leurs achats en réserve jusqu'au dimanche matin, juste avant qu'ils ne se hâtent d'aller reprendre le train.

Après leur passage au Grand Magasin, certains se rendaient au Palais du rasoir du Pr Murphy, où une chaudière à charbon crachotant dangereusement s'épuisait à faire chauffer suffisamment d'eau pour les quatre baignoires en bois du salon. Vous pouviez y prendre un bain pour trente-cinq cents, et le rasage à quinze cents vous était fourni avec des quantités suffisantes de lotion claquée sur les joues pour que vos potes vous sifflent en vous sentant entrer à l'Hôtel des Voyageurs (qui n'était pas vraiment un hôtel, juste un bordel avec un bar). Si certains passaient par l'étape bain, rasage et lotion à profusion, c'était parce qu'ils pensaient qu'ils pourraient obtenir des faveurs de la part des prostituées s'ils se présentaient à elles sous leurs meilleurs atours. Personne ne spécifiait jamais en quoi ces "faveurs" consistaient, mais leur évocation était toujours accompagnée de clins d'œil, bourrades et ricanements entendus.

Trois "filles" travaillaient à l'Hôtel des Voyageurs : Frenchy, grande Noire mince aux yeux jaunes de La Nouvelle-Orléans ; Chinky, petite Chinoise timide qui parlait mal l'anglais et ne regardait jamais un homme dans les yeux ; et Queeny, vieille Irlandaise volubile et riante à poitrine flasque, réputée capable de boire n'importe quel tord-boyaux pour peu qu'il ne fasse pas fondre le cul du verre le temps qu'elle l'engloutisse. Les mineurs les plus âgés préféraient Queeny parce que c'était "une chouette barrique de rires" et "bonne vieille chic fille à bon cœur" ; les plus jeunes optaient pour Chinky parce que les deux autres, plus expérimentées, risquaient de se moquer d'eux ; et ceux qui se prétendaient connaisseurs choisissaient Frenchy parce que tout le monde savait que les Noires étaient naturellement

meilleures pour la chose, tout simplement, et que si en plus celle-ci était française... Chaud devant, chaud!

Le nombre de mineurs surpassait largement la population permanente de Twenty-Mile, qui était passée de plus de deux cents âmes en plein âge d'or à tout juste quinze, lesquelles n'occupaient guère plus de cinq des maisons en bois brut érigées à la va-vite pendant les années d'expansion et d'espoir, quand la devise de la ville était: *Regardez-nous grandir!* Maintenant, ces maisons vides grinçaient et grognaient doucement tandis qu'elles s'abandonnaient à la lente et mortelle emprise de la gravité.

Les quinze résidents de Twenty-Mile incluait donc M. Kane, le patron du Grand Magasin ("Tout ce dont une personne a vraiment besoin"). Ruth Lillian, sa fille de dix-sept ans au caractère bien trempé, était, de l'avis général, la beauté de la ville. Le Pr Murphy, comme nous l'avons vu, vendait des bains chauds, des rasages et de généreuses aspersion de lotion dans son Palais du rasoir. Mme Bjorkvist gérait l'auberge, qui n'était en fait qu'un vaste salon où l'on servait des "steaks". Ces steaks étaient servis avec du chou, des biscuits et des pêches au sirop à chaque repas. Derrière, il y avait une longue salle avec des couchettes en bois dotées de minces matelas de paille que les mineurs atteignaient en titubant pour s'y effondrer et dormir après leur passage à l'Hôtel des Voyageurs. La pension complète, gîte, dîner et petit déjeuner, coûtait un dollar – un vrai hold-up, grommelaient les mineurs, mais ils payaient quand même. Bien que Mme Bjorkvist parlât avec un accent capable d'émousser une scie à métaux, elle était parvenue à faire clairement savoir qu'il était hors de question qu'elle vît jamais la moindre "fille" de l'Hôtel des Voyageurs traîner dans son établissement. Il existait aussi un M. Bjorkvist qui grognait dans son coin, un malabar renfrogné avec l'assistance duquel elle avait eu deux enfants. (Un plaisantin prétendait qu'il avait dû tomber sur un filon à chacun de ses coups de pelle.) Kersti Bjorkvist était une jeune femme de vingt-deux ans aux épaules trapues et aux traits épais qui travaillait en cuisine et servait à table, et son frère, Oskar, était un demeuré âgé d'un an de plus que Ruth Lillian Kane, qu'il reluquait les yeux moites et la bouche bée, en une expression qui lui valait chaque fois les foudres de M. Kane.

L'Hôtel des Voyageurs – et ses trois filles – était tenu par M. Delanny, qui toussait beaucoup, portait des chemises à jabot d'un blanc éclatant et était aussi maigre qu'un rail. M. Delanny était réputé être un ancien "flambeur", réputation patiemment polie par Jeff Calder, le vétéran de la guerre de Sécession unijambiste qui servait au bar et se plaignait souvent que, bien qu'il eût fait plus que sa part pour la défense de l'Union, ce gouvernement d'irresponsables patentés refusait de traiter ses héros blessés comme il aurait dû le faire.

Passons aux trois derniers citoyens de Twenty-Mile: B.J. Stone s'occupait des ânes qui travaillaient à la mine. On le disait "bizarre" parce qu'il lisait beaucoup et qu'il avait une façon bien à lui de vous regarder comme s'il savait une chose qu'il n'avait pas l'intention de vous confier. Le factotum qui secondait B.J. Stone dans sa mission s'appelait Coots, vieux métis bourru, moitié Noir, moitié Cherokee, qui ne se mêlait à personne et dont la rumeur disait qu'il avait été pistolero et n'était donc pas homme avec qui l'on plaisantait sans risque. Enfin, il y avait le "révérend" (voir "steak" et "filles") Leroy Hibbard, que la compagnie minière stipendiait pour ramener les hommes au Filon tous les dimanches matin puis flageller l'âme de toute cette main-d'œuvre par un puissant sermon auquel les propriétaires puritains de Boston forçaient chacun à assister, pour sa plus grande édification. Après sa harassante liturgie dominicale, Hibbard restait toujours dormir à la mine et redescendait à la ville le lundi après-midi en longeant à pied les quinze miles de voie ferrée. Le révérend s'était cloîtré dans un combat contre la Dépravation et le Mal qui rôdaient dans l'âme de chacun des descendants d'Adam, mais tous les quinze jours sa fibre morale s'effiloçait et il se faufilait nuitamment par la porte de derrière de l'Hôtel des Voyageurs pour boire avec Jeff Calder avant d'aller pêcher avec Frenchy. Après cette immersion dans l'abîme de l'abomination, il descendait la rue en titubant au plus noir de la nuit, juste avant l'aube, pleurant et criant qu'il n'était qu'une créature répugnante! Un pécheur détestable! Un fornicateur! Un vil vaisseau d'iniquité indigne du pardon divin! Mme Bjorkvist ne cachait pas que cela correspondait bien à ce qu'elle-même pensait du révérend, qui se délectait de sa dégoûtation comme d'un châtement délicieusement approprié pour sa vilénie.

B.J. Stone (le muletier qui lit beaucoup ?) trouvait le révérend ridicule et s'en moquait ouvertement. Et pour cette raison, l'homme de Dieu détestait Stone de cette haine profondément enracinée que les hommes de bien prétendent réserver au péché et qu'ils font toujours tonner contre le pécheur.

Le dimanche matin, une fois que le train avait déchargé sa livraison et embarqué les mineurs pour les remonter, eux et leurs gueules de bois carabinées, jusqu'au Filon Surprise, Twenty-Mile se sentait subitement engourdie, plombée, comme si elle aussi avait souffert de sa propre gueule de bois, abrutie par les cris et les rires, aigrie par l'alcool, hébétée par les excès de sexe et le trop peu d'amour. La plupart des gens se levaient tard le dimanche, mais l'on pouvait souvent trouver Kersti Bjorkvist assise à sa table de cuisine, abattue, le regard dans le vide, et du côté de l'hôtel Jeff Calder clopinait dans le bar en poussant son balai tandis qu'à l'étage les filles publiques dormaient étendues sur leurs draps chiffonnés et moites.

Le carillon de la porte du Grand Magasin de Kane tinta quand M. Delanny passa prendre les flacons d'Authentique sirop de la mère Grise qu'il buvait pour soigner sa toux. En partant, il croisa Mme Bjorkvist et la salua en ôtant son chapeau, geste théâtral plein de sarcasme qui lui fit se pincer les lèvres et tourner le nez. Elle ne voulait rien avoir à faire avec l'homme qui possédait l'Hôtel des Voyageurs et ses... ses... ses catins de Babylone! L'aversion morale que ressentait Mme Bjorkvist pour l'hôtel n'allait cependant pas jusqu'à lui faire cracher sur le profit qu'elle tirait des résidents de ce lieu de perdition en leur servant leurs déjeuners et dîners quotidiens. Incapable de s'abaisser à laisser entrer de tels êtres dans son établissement, elle y envoyait sa fille porter des gamelles contenant leurs repas, mais gardait toujours un œil sur l'horloge pour s'assurer qu'elle ne s'attardait pas plus que le temps nécessaire pour poser la pitance sur le rebord tiède du poêle de l'hôtel, parce que... eh bien parce qu'on n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ?

Sachant que Mme Bjorkvist ne lui achetait jamais rien, M. Kane continua à vaquer à sa routine dominicale de l'inventaire des marchandises que le train avait apportées de Destiny, en laissant

ses clients déambuler d'un comptoir à l'autre et tâter les nouveaux arrivages, pestant contre leur prix et leur qualité.

— Auriez-vous décidé de fêter notre victoire à Cuba en faisant des folies, madame Bjorkvist ?

Elle reniffla d'un air pincé.

— Alors, on a attrapé un rhume ? demanda M. Kane de son accent morne et dental qui aurait trahi ses racines ethniques aux oreilles de toute personne moins insensible à la musique de la langue que ne l'était Mme Bjorkvist. Vous devriez peut-être essayer le Sirop de M. Delanny.

La nuque de Mme Bjorkvist se raidit à l'idée de faire pénétrer dans le tabernacle de son organisme un produit utilisé par ce... pousse au vice, ce... ce... ! Quand tout à coup quelque chose attira son attention de l'autre côté de la vitrine.

— Allons pon ! Quesse que z'est que za ? voulut-elle savoir.

M. Kane leva les yeux et vit M. Delanny debout au milieu de la rue en train de parler avec un jeune homme qui portait sur une épaule un gros sac, et sur l'autre, pendu par une bandoulière improvisée, un énorme fusil. En dehors de quelques rares prospecteurs, l'arrivée d'un étranger était un événement suffisamment étonnant à Twenty-Mile pour justifier le "Quesse que z'est que za ?" irrité de Mme Bjorkvist. Et aussi bien le chapeau de fermier à large bord que les bottes de fermier à bout large de ce jeune homme indiquaient qu'il n'avait rien d'un prospecteur.

— T'ouï croyez-fous qu'il déparque, zui-là ? demanda Mme Bjorkvist sans quitter l'étranger des yeux, comme si elle eût voulu le clouer sur place le temps de se forger une opinion à son sujet.

— Je n'en ai aucune idée, madame Bjorkvist, dit M. Kane d'un ton indifférent dont il savait qu'elle s'irriterait.

Ils regardèrent M. Delanny sourire et hocher la tête en réponse à une question de l'étranger, puis s'en aller vers son hôtel après lui avoir adressé, de sa main aux doigts longs et fins, un geste qui voulait clairement dire : "Bonne chance à toi, mon gars." Suivi d'un nouveau hochement de tête qui précisait : "Parce qu'il va t'en falloir."

Le jeune homme ajusta la charge de son sac, releva le bord de son chapeau du bout du pouce et s'en alla. Mme Bjorkvist pressa sa joue

contre la vitrine pour gagner en champ de vision sur la diagonale de la rue et pouvoir ainsi l'observer plus longuement. Non qu'elle fût curieuse, mais si elle-même n'avait pas le droit le plus strict de savoir ce que cet étranger manigançait, alors qui l'avait, hein ? Lorsqu'il tourna pour entrer dans l'écurie de B.J. Stone, elle approuva en son for intérieur. Elle aurait dû s'en douter. Ce vieil homme, et sa manière qu'il avait de sans cesse lire des livres et de regarder les gens comme s'ils étaient bizarres, ou stupides, ou... je sais pas ! Et dire qu'il ose traiter les gens de bizarres. Lui, qui n'est rien d'autre qu'un vil, qu'un fourbe... Mais il était hors de question qu'elle souillât son esprit ne fût-ce qu'en pensant ce mot.

Sur un ton qui voulait dire "On aurait pu le parier", elle informa M. Kane que l'étranger était allé à l'écurie.

— Alors comme ça, il est allé à l'écurie, hein ? reprit-il sèchement. Allons pon ! Où fa l'monde ? Où fa l'monde ?

Ruth Lillian Kane descendit des appartements de l'étage, où elle avait fait la vaisselle du petit déjeuner pendant que son père ouvrait le magasin. Elle salua gaiement Mme Bjorkvist (un peu trop gaiement, parce qu'elle ne l'aimait pas) et lui demanda poliment des nouvelles de sa fille. Mais la propriétaire de l'auberge se contenta de poser un regard désapprobateur sur la nouvelle robe en vichy que portait Ruth Lillian. Fanfreluches et vanités ! Il la gête, il la pourrit. Il cherche à racheter la manière dont sa mère... bon, j'en ai assez dit. J'en ai assez dit. On n'a jamais rien obtenu de bon à gêter les enfants. Elle aurait dû lui dire un peu ses quatre vérités, mais elle n'avait pas de temps à perdre à bavasser comme ça. Cet étranger allait vouloir dormir et manger dans son auberge. Bah, elle dirait peut-être oui, peut-être non. Ça dépendrait de son genre. Elle verrait bien.

Sans socialiser plus avant, elle sortit du magasin et traversa la rue vers son établissement.

— Au revoir, madame Bjorkvist, lança M. Kane dans son dos d'une voix chantante. C'est toujours un plaisir de vous servir.